

*La Décollation de St-Jean-Baptiste.*



PENSÉE DOMINANTE

## Eucharistie et Reparation

11



A première fois que je vis un habit de moine, dit Montalembert, faut-il l'avouer ? ce fut sur les planches d'un théâtre, dans une de ces ignobles parodies qui tiennent trop souvent lieu aux peuples modernes des solennités de la Religion. Quelques années plus tard, je ren-

contrais pour la première fois un vrai moine, c'était au pied de la Grande Chartreuse... Je ne savais encore rien, ni des services, ni des gloires que ce froc dédaigné devrait rappeler au chrétien le moins instruit, mais je me souviens encore de la surprise et de l'émotion que cette image, d'un monde disparu, versa dans mon cœur."

Combien d'hommes jugent la vie religieuse sur la foi du roman et de la comédie ! Combien d'autres, sans lui prêter leurs idées, leurs passions et leur vices, ne savent y voir pourtant que l'exercice vulgaire d'un utile emploi, tout au plus un service éminent qu'on ne peut attendre de la vie séculière ! Pour apprécier la grandeur d'une existence consacrée à Dieu, il faut comprendre l'Évangile et les institutions de l'Église. Certains apologistes croient avoir tout dit sur les religieux, quand ils ont énuméré les bienfaits matériels et les travaux scientifiques qui ont

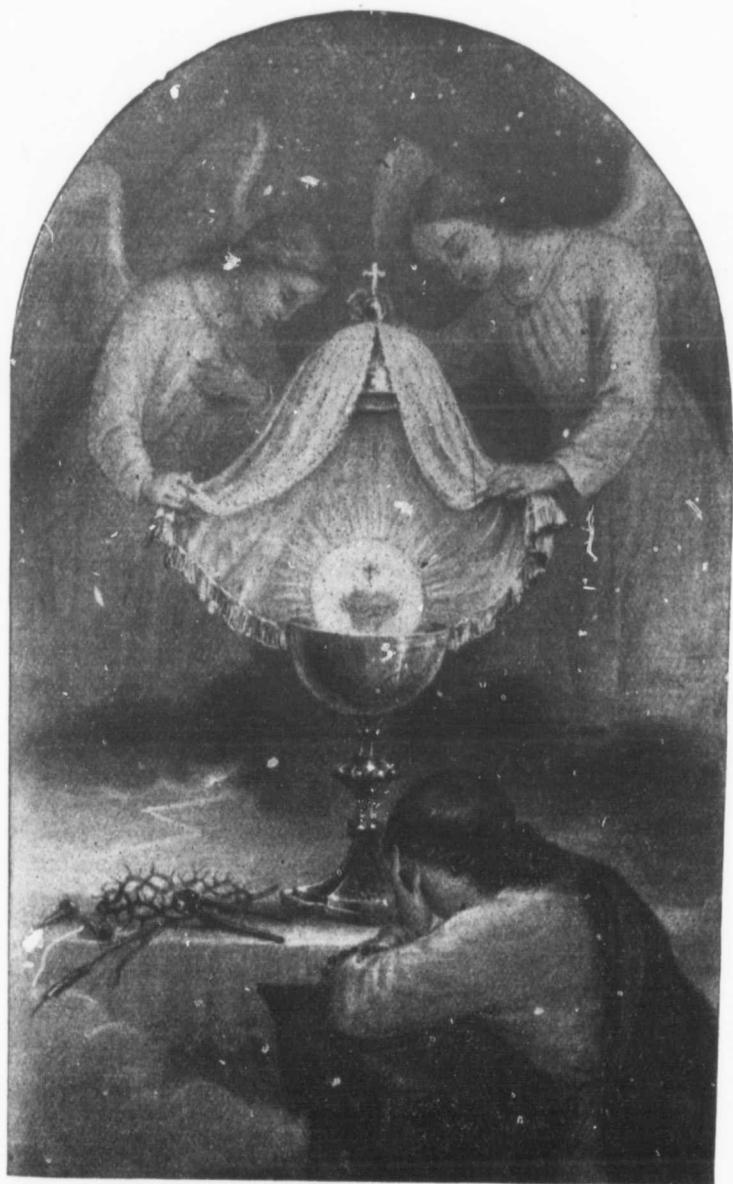
signalé leur passage au milieu des sociétés. C'est, dit encore Montalembert, vanter le superflu aux dépens de l'essentiel. De tant de fondateurs et de législateurs de la vie religieuse, pas un n'a imaginé d'assigner pour but à ses disciples de défoncer la terre, de copier des manuscrits, de cultiver les arts ou les lettres, d'écrire les annales des peuples. La pratique même du dévouement, si sublime qu'il puisse être, n'a jamais été leur idéal suprême.

Ce qui rend la vie religieuse digne de tout notre respect, ce qui en fait le prodige du monde moral, ce n'est pas le sacrifice fait aux hommes, mais l'immolation absolue, complète, irrévocable, offerte à Dieu. A cet égard, elle est aussi grande et aussi généreuse dans le calme de la contemplation que dans l'excès de la fatigue et des agitations extérieures de la charité.

Car le monde se trompe étrangement, quand il regarde la vie des contemplatifs comme inutile. Accoutumé à traiter Dieu de quantité négligeable, le monde oublie que son service est le premier devoir de l'homme, et que le religieux ou la religieuse voués spécialement à ce service tiennent dans la société une place sans laquelle cette société s'abîmerait.

Que font-ils donc ? Ils réparent le mal ! " Vous êtes chrétiens, Messieurs, disait un jour Monsieur de Belcastel, dans une réunion eucharistique, et vous savez ce que cela veut dire : Réparer le mal ! Ce n'est point subir par contrainte la peine inévitable qui tombe sur le crime, ce rôle est celui du damné qui subit toujours, sans expier jamais. Réparer, c'est expier l'offense par la souffrance libre et l'amour sans mesure du Dieu offensé.

" L'Homme-Dieu, par l'infini de son mérite, est le seul vrai Réparateur, il l'a été sur le Calvaire, il l'est par le sacrifice renouvelé sur chaque autel. Mais il daigne associer l'homme à l'œuvre rédemptrice, et c'est autour de l'Eucharistie qu'il forme cette admirable armée de martyrs volontaires, expiateurs du mal du monde. En dehors d'elle, où est cette armée ? Je vois des braves affrontant les périls sur les champs de bataille par honneur et devoir. Je vois un Décus se précipiter dans le gouffre pour sauver sa patrie. Je n'en vois pas beaucoup. D'autres se jettent à l'eau dans un élan généreux pour sauver leur frère de la mort. Toutes les mères, je le sais,



L'âme religieuse réparatrice.

prendraient le mal de leur enfant pour le guérir. Oui, mais de sang-froid et de propos délibéré, par une résolution sans retour, renoncer aux joies légitimes du monde pour faire équilibre à ses folles joies, jeûner pour réparer l'intempérance d'un inconnu, porter sur sa chair un cilice pour expier le plaisir que la chair d'un autre a goûté ; embrasser pour toujours le froid, la solitude et l'ombre de murs impénétrables, sans horizon ni entretien que du côté de l'invisible, hors de l'Eucharistie, où cela se voit-il ? ”

Le monde est vaste et je cherche toujours. Tout à coup je passe devant un cloître, c'est le Carmel, et la porte s'ouvre.

— Jeune fille, où vas-tu ? Ton front rayonne d'une grâce enchanteresse, ton regard a l'azur du Ciel, ta beauté est une fleur vivante, et la tendresse de ton cœur brillant sur ton visage est faite pour la royauté sereine du foyer. Le monde t'admire ou t'envie, ta mère t'adore, elle pleure. . Où vas-tu ?

— Je me sépare de ma mère, je vais couvrir mon front d'un voile éternel ; ma chevelure va tomber, et avec elle tous les liens qui m'attachaient au monde. Ma beauté, mon regard et mon cœur n'appartiendront qu'à Dieu. Je vais m'offrir en sacrifice ; je vais vivre et mourir pour Celui qui m'a aimé jusqu'à la mort

— Mais le courage du sacrifice, qui te le donne ?

— Je porte déjà le Christ dans mon cœur. C'est là ma force et ma félicité. Rien désormais ne me le ravira.

Je traverse les Alpes. Un vaste et silencieux édifice m'apparaît. J'aperçois des hommes ou plutôt des ombres.

— Que faites-vous ici ?

— Nous mourons au monde et nous vivons à Dieu ; nous faisons vœu d'obéissance pour expier toutes les révoltes de l'univers ; de pauvreté pour en réparer les cupidités ; de chasteté pour laver l'atmosphère du miasme de ces impudeurs. Dans la prière, le jeûne, les veilles, le travail, notre vie se consume : Voilà tout.

— Mais la puissance de ce défi jeté à la nature, où la prenez-vous ?

L'ombre m'entraîne au pied de l'autel et dit : “ Voilà notre puissance ; l'Hostie sort de là tous les jours pour

entrer dans nos cœurs ; nous sommes des hosties vivantes, et nous sommes heureux."

Oh ! c'est le naturel enthousiasme, toujours brûlant dans le catholicisme, qu'un poète, "*le moins crédule enfant de ce siècle sans foi*," dit-il de lui-même, avait entrevu comme dans un rêve du passé quand il s'écriait :

Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices  
 Vous buviez à plein coeur, moines mystérieux.  
 La tête du Sauveur errait sur vos cilices  
 Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux.  
 Vous aimiez tendrement. Oh ! vous étiez heureux.

Heureux ! oui ! mais dans l'immolation, méprisés, insultés et proscrits.

Les proscripteurs bafouent ces cœurs superbes comme un outrage à la liberté. Hommes à courte vue ! ils ne savent donc pas que ces vœux, loin d'outrager la liberté, la portent à sa plus haute puissance et en sont l'acte souverain, puisqu'ils fixent pour toujours la volonté humaine, cette aiguille mobile oscillant sans cesse, au pôle de l'éternité. Ils ne savent donc pas qu'au-dessus de ces couvents de femmes, citadelles glorieuses de la virginité, dont ils tentent la prise par la famine, ou brisent les portes par l'expulsion, s'élève un paratonnerre moral qui soutire la foudre, et du fond même de la cellule assiégée par leur persécution fiscale part la prière qui peut-être les sauvera. Captifs de l'égoïsme et de l'or, ils ne comprennent pas la beauté morale de cette race libre de héros martyrs de la pénitence, avec la pauvreté comme unique amante, le Christ en croix pour modèle, le salut du monde pour mobile, ne cessant de puiser dans l'Eucharistie et de verser à chaque siècle leurs bataillons sacrés.

François Coppée entrevoyait l'importance capitale de ce service, quand la *prise de voile* lui inspirait ces vers :

Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,  
 Ma pauvre Soeur !... Pour tous les tyrans, sois esclave ;  
 Sois chaste, o sainte enfant, pour tous les corrompus ;  
 Bonne pour les pervers, sobre pour les repus.  
 Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées !  
 Souffre, il est des heureux ; prie, il est des athées...  
 Pour ton oeuvre sublime, ô ma Soeur, sois bénie !

## L'ADORATION NOCTURNE

A SAINT ROCH

Inauguration officielle en présence de S. G. Mgr Bégin



Le 8 juin dernier avait lieu, dans l'église de St-Roch, l'inauguration officielle de l'œuvre de l'adoration nocturne devant le St-Sacrement exposé, œuvre qui existe dans cette paroisse depuis quelques mois ; un bon nombre d'hommes avaient répondu à l'appel qui leur a été fait et sont allés assister à la première heure solennelle de cette nuit d'adoration.

Sa Grandeur Mgr Bégin avait tenu à venir prouver par sa présence, combien il porte d'intérêt à cette nouvelle œuvre qu'il érigeait récemment en confrérie diocésaine. Sur l'invitation de M. le curé il a même adressé la parole aux membres de l'Adoration nocturne et aux autres citoyens présents, pour leur exprimer le bonheur qu'il éprouvait de voir se fonder à Québec une œuvre aussi admirable que celle-là et leur donner en même temps quelques sages avis.

Il y eut d'abord exposition du Saint Sacrement, puis un sermon de circonstance a été prononcé par M. le curé R. Lagueux.

M. le curé rappelle les circonstances dans lesquelles a été fondée par des laïques, dans l'église de Montmartre, à Paris, l'œuvre de l'adoration perpétuelle.

L'adoration nocturne, que comprenait l'adoration perpétuelle, se répandit bientôt dans toute la France puis dans tout l'univers ; en 1881 elle était fondée à Montréal, et, grâce aux désirs réitérés d'un groupe de membres de l'Association catholique de la Jeunesse Canadienne-Française et au dévouement de M. l'abbé Geo. Côté, cette œuvre admirable vient de se fonder à Québec dans la paroisse de St Roch.

M. le curé fait voir comment l'œuvre de l'Adoration nocturne est une œuvre de réparation et comment elle est bien propre à consoler Notre-Seigneur Jésus-Christ qui

aujourd'hui, dans son tabernacle, comme il y a vingt siècles au jardin de Gethsémani, souffre du délaissement des hommes qui sont indifférents vis-à-vis de lui, tant il désire être visité par eux, souffre de leurs trahisons et de leur reniement, lui qui a vécu, qui a souffert et qui est mort pour réparer les péchés du monde. Aujourd'hui il descend sur l'autel pour se faire une victime d'expiation pour nos péchés et comme autrefois il désire que l'homme joigne ses supplications aux siennes. Que les chrétiens viennent donc adorer le S. Sacrement, non seulement le jour mais même la nuit alors que N. S. est seul au tabernacle, et ils feront ainsi œuvre de chrétiens, de citoyens et de bienfaiteurs de l'humanité.

Après M. le curé, Sa Grandeur Mgr Bégin dit quelques mots :

Il dit aux jeunes gens combien il est heureux d'assister à l'inauguration solennelle de l'œuvre de l'adoration nocturne qui, de même que l'œuvre des Quarante Heures fondée par feu le Cardinal Taschereau, est appelée à produire de bons fruits ; elle attirera sur notre ville et sur le diocèse la bénédiction de Dieu.

Sa Grandeur dit qu'il lui semble être à l'église de Montmartre ou à celle de Paray-le Monial où il eut le plaisir de voir des milliers de catholiques de la ville de Paris en adoration devant le S. Sacrement.

Il fait voir aussi comment il est du devoir des chrétiens de rendre amour pour amour au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui comme il l'a dit lui-même a tant aimé les hommes et en est si peu aimé. Que ne devons-nous pas faire pour témoigner à Jésus-Christ notre reconnaissance de ce qu'il est venu sur la terre, a travaillé, a souffert, a fondé une église et est mort sur la croix et cela par amour pour les hommes !

Et Mgr conseille aux membres de l'œuvre de l'Adoration nocturne de prier surtout quand ils seront devant le S. Sacrement exposé, pour les agonisants, pour les âmes du purgatoire, pour le pape, pour leur familles et pour l'Archevêque de Québec.

La récitation de l'office de la première heure d'adoration de la nuit et la prière du soir ont terminé cette imposante cérémonie. — (*L'Action Sociale*)

## Martyre de St. Jean-Baptiste

(Voir notre gravure)

DEPUIS que *St Jean-Baptiste* était en prison, Hérodiade, résolue à sa perte, cherchait les moyens de le faire mourir. Elle n'y réussissait point, car Hérode redoutait de soulever le Peuple, qui le considérait comme un Prophète : en outre, il craignait Jean, qu'il savait être un homme juste et saint. *Il est vrai* qu'il le gardait toujours en prison ; mais il ne se décidait, en beaucoup de choses, qu'après avoir pris son avis, et il l'écoutait volontiers.

Hérodiade rencontra enfin une occasion propice. Ce fut au jour anniversaire de la naissance d'Hérode.

Le Tétrarque avait offert un festin aux grands de sa cour, aux tribuns militaires et aux principaux de la Galilée.

La fille même d'Hérodiade étant entrée dans la salle, se mit à danser. Hérode en fut charmé ainsi que tous ses convives :

“ — Tout ce que tu voudras, dit le roi à la jeune fille, demande-le-moi, et je te le donnerai ! ”

Il lui en fit même le serment :

“ — Oui, quelle que soit ta demande, s'écria-t-il, je te l'octroierai, fût-ce la moitié de mon royaume ! ”

La jeune fille sortit et alla consulter sa mère :

“ — Que demanderai-je ? ”

“ — La tête de Jean-Baptiste ! ” répondit la mère.

En toute hâte, elle retourne vers le roi, et, docile à la leçon de sa mère :

“ — Donnez-moi, dit-elle, ici même, dans un plat, la tête de Jean-Baptiste. Je veux que, sur-le-champ, vous me la donniez comme je vous le demande. ”

Le roi fut affligé : mais à cause de son serment, et en présence des convives, il ne voulut pas lui déplaire. Il appela un des gardes, et lui intima l'ordre d'apporter la tête de Jean dans un bassin.

Le garde décapita Jean-Baptiste dans la prison : il apporta sa tête dans un bassin, et la remit à la jeune fille. Celle-ci en fit don à sa mère.

## L'âge de la première Communion

### *Points de doctrine.*

La coutume de ne faire faire la première communion qu'à dix, onze ou douze ans était des plus condamnables parce que, pendant trois, quatre ou cinq ans, elle privait les enfants de grâces abondantes.

Que faut-il, en effet, pour qu'un enfant puisse tirer un réel profit de la sainte communion ? La réponse est facile. Pour cela il suffit qu'il ait : 1. une connaissance, non pas adéquate, mais suffisante de nos principaux mystères ; 2. la pureté du cœur ; 3. une intention droite. Ces conditions peuvent facilement se trouver réunies chez le plus grand nombre des enfants vers l'âge de sept ans.

Tout d'abord il est exigé que ces petits êtres, tant aimés de Notre-Seigneur, aient une "idée exacte des principaux mystères de notre sainte religion," de ces mystères dont la connaissance, d'après l'enseignement de la théologie, est nécessaire de nécessité de moyen. Or, rien ne s'oppose à ce que ces notions soient mises de bonne heure à la portée des intelligences, même les moins développées. Est-il une famille vraiment chrétienne, où la mère ne regarde comme un devoir, bien plus, ne se fasse une joie d'initier son enfant, dès que s'ouvrent son esprit et son cœur, aux vérités essentielles du christianisme ? Quant à lui, il les accepte sans défiance aucune. Loin de chercher à en pénétrer les subtilités, travail dont il n'est pas capable, il y adhère aussitôt de toute son âme.

Si à cette connaissance rudimentaire de la religion s'ajoute la "pureté de cœur," il n'y a pas de doute à avoir, c'est avec délices que Notre-Seigneur viendra résider dans ces jeunes âmes, encore toutes parfumées de la grâce du baptême. En vérité, quelle demeure plus agréable peut-on offrir au divin Maître que ces temples

de l'Esprit-Saint, où généralement le péché n'a pas encore pénétré ? Or, pour conserver à ces âmes si candides l'innocence baptismale, que faut-il ? Il importe que la mère veille et veille sans cesse ; il est nécessaire qu'elle éloigne d'eux avec un soin jaloux toute personne qui ne lui paraîtrait pas assez vigilante pour soustraire ces naïves intelligences à des idées qu'elles ne doivent pas avoir. En particulier, la mère écartera impitoyablement tout enfant dont elle ne sera pas parfaitement sûre. Même après avoir pris ces précautions, elle ne cessera pas d'avoir l'œil toujours ouvert. Une mère, un père, sont-ils jamais trop prudents ? S'ils agissent ainsi, qu'ils prennent confiance ; l'un et l'autre seront les premiers récompensés de cette sollicitude de tous les instants ; par là presque toujours ils parviendront à préserver l'innocence de ces élus du ciel, que la Providence leur a confiés et qui leur sont si chers.

Est-il besoin d'insister sur la troisième condition exigée, c'est-à-dire sur "l'intention droite ?" A l'âge où sont les enfants dont nous parlons, cette disposition leur est toute naturelle. Nest-ce pas en toute simplicité et droiture qu'ils iront à ce Jésus-Hostie, qu'ils ont appris à connaître dès que leur intelligence a commencé à s'épanouir et qui maintenant se présente à leur amour avec tant d'attraits ?

Et voilà comment tout petit chrétien âgé de six, sept ou huit ans, peut, selon le développement de ses facultés, profiter grandement des bienfaits qu'apporte avec elle la sainte communion. Grâce à la connaissance élémentaire qu'il possède déjà de nos principales vérités et du mystère eucharistique ; grâce à la candeur, si habituelle à cet âge ou (dans quelques cas exceptionnels) grâce à l'innocence qui aura été recouverte par l'absolution ; grâce à son intention si droite de faire ce que demande l'Eglise, l'enfant ne se retirera jamais de la Table sainte sans emporter dans son âme une grande effusion des faveurs du ciel. Si peu versé qu'il soit, à cet âge encore tendre, dans la connaissance des choses d'en haut, la communion produira toujours en lui des fruits abondants de salut, l'Eucharistie étant un sacrement qui opère par lui-même dans une âme où ne règne pas le péché.



*La 1ère communion miraculeuse de la Bhse Imelda.*

Telle est la vraie doctrine ; tel est l'enseignement de l'Eglise. Qui ne voit dès lors que, en agissant comme on le faisait depuis trois ou quatre siècles, on privait d'un bienfait considérable les petits enfants, sous le fallacieux prétexte qu'ils étaient incapables d'avoir et l'instruction et les dispositions requises ? N'y avait-il pas là une manière de faire absolument coupable ? Eloigner de la sainte communion ces jeunes âmes, parce que, supposait-on, elles ne comprenaient pas assez la grandeur du mystère eucharistique, n'était-ce pas léser un droit incontestable, le droit qu'elles avaient aux grâces précieuses de ce sacrement ? N'était-ce pas, en outre, ravir pour l'éternité à ces enfants, si la mort les frappait avant l'âge fixé alors pour la première communion, la gloire plus grande et le bonheur plus intense qui, dans le ciel, sont toujours la récompense des grâces auxquelles sur la terre on a correspondu ?

En second lieu, il nous semble important de signaler une autre déplorable conséquence de ces premières communions, qu'on renvoyait jusqu'à dix, onze et douze ans.

Par suite de cette coupable habitude, les parents, les instituteurs et les institutrices en étaient venus à ne pas exiger de ces pauvres petits qu'ils s'approchassent, tous les ans à partir de leur septième année, du tribunal de la Pénitence. Et cependant il est hors de doute que, pour tout chrétien qui a eu le malheur d'offenser Dieu gravement, il y a une obligation rigoureuse d'aller le plus tôt possible confesser son péché, afin de recouvrer sans retard l'amitié du souverain Maître. Ne pas exciter, ne pas aider un enfant à remplir ce devoir dès qu'il a conscience de ses fautes, c'est l'exposer aux conséquences terribles qu'il peut y avoir pour lui, s'il est coupable, à rester en état de péché mortel. Qui peut songer sans effroi à la lourde responsabilité qu'encourent alors des parents ou des maîtres ? D'ailleurs, quand bien même l'enfant n'aurait pas de sérieux reproches à se faire au point de vue spirituel, n'y a-t-il pas lieu de se rappeler que la réception du sacrement de Pénitence lui sera toujours très profitable ? Outre la grâce sacramentelle, ne recevra-t-il pas de son confesseur de précieux avis ?

Peut-être, enfin, ne sera-t-il pas inutile d'indiquer les dangers qui résultaient de la solennité excessive de la première communion.

Assurément le motif qui portait les familles à célébrer avec éclat cette cérémonie était excellent. Parents et amis n'avaient qu'un désir : donner à cette première rencontre de l'âme avec son Dieu au sacrement de l'amour une pompe à laquelle ne saurait prétendre aucun autre acte de la vie humaine. C'était à qui témoignerait, en cette occasion, le plus d'affection ou de sympathie, soit aux parents, soit à l'enfant. Cet usage, si respectable qu'il fût, était cependant, il faut le reconnaître, plein de périls pour le premier communiant. Émerveillé des cadeaux sans nombre qu'on se plaisait à lui offrir, ému des préparatifs qui se faisaient à la maison paternelle, parfois trop préoccupé de certains apprêts de toilette, le nouveau communiant se laissait facilement distraire par ces choses extérieures. Et ainsi trop souvent la principal était subordonné à l'accessoire.

Il ne semble donc pas excessif de conclure que l'usage, depuis longtemps suivi, de retarder l'époque de la première communion jusqu'à l'âge de dix, onze, douze ans, avait pour lamentable conséquence de priver indûment les enfants des grâces les plus abondantes et les plus précieuses.

---

## Conversion par l'Eucharistie

---



N jeune homme protestant avait perdu, à l'Université de Leyde, le peu de foi qu'il avait reçu des siens. Il vivait surtout occupé d'affaires et d'entreprises commerciales. Un jour il accompagna un ami à une cérémonie.

C'était la première fois qu'il se trouvait dans une église catholique. Le chant plein de gravité, la prière, et surtout le divin Sacrifice, avec la merveille de la Présence Réelle, frappèrent vivement le protestant libre-penseur. Il fut saisi d'une émotion indéfinissable. N'y tenant plus, la cérémonie achevée, il vint trouver le curé au presbytère.

— Monsieur le Curé, lui dit-il, je suis protestant, mais je viens vous dire que je trouve votre religion bien belle.

— Monsieur, lui répondit le prêtre, vous la trouveriez bien plus belle encore si vous la connaissiez davantage.

— Mais la connaître, Monsieur le curé, serait mon grand désir. Indiquez-moi quelqu'un qui puisse m'instruire et m'éclairer. L'étranger devait séjourner à Liège quelque temps. Le prêtre l'adressa au secrétaire de l'évêché de cette ville. Ce dernier accueillit le néophyte avec grande bonté et lui donnant tout simplement un catéchisme, se mit à l'instruire. Le jeune homme écoutait. La grâce agissait visiblement sur son âme.

Les conférences se succédèrent, pendant lesquelles le jeune homme apprenait avec une rapidité croissante les vérités qui orientaient enfin sa vie et donnaient satisfaction à son cœur. Plusieurs mois se passèrent. Enfin le jour du baptême et de la Première Communion fut fixé. Ce devait être le 9 juin.

Le jeune homme avait une sœur tendrement aimée ; il eut souhaité lui faire partager son bonheur. Il lui écrivit pour lui annoncer sa résolution, ajoutant ces mots :

“ Mon bonheur serait parfait si tu pouvais le partager. Quelle joie de penser que tu serais, toi aussi, catholique et communierais avec moi le 9 juin.”

La réponse ne se fit pas attendre. Mais quelle douce surprise pour le nouveau converti ! La lettre était un vrai *Te Deum* d'actions de grâces.

“La nouvelle si bonne que tu m'annonces est la réponse de Dieu. Il y aura un an, le 9 juin, j'embrassais le catholicisme et je demandais pour toi à l'Eucharistie le bonheur de la connaître et de l'aimer. Dieu m'a exaucée. Oui, je communierai, avec toi, le 9 juin.”

Le néophyte bénit Dieu et devint fervent catholique. Il reprit le cours de ses affaires et de ses voyages. La jeune sœur mal vue près des siens demeurés protestants, vint se fixer à Liège, où de pieux dévouements lui trouvèrent une situation qui lui permit de vivre de sa foi et de suivre son attrait pour l'Eucharistie. Son cœur cependant n'était pas en repos.

— J'ai tant reçu, disait-elle, qu'il faut que je donne tout.

Elle est aujourd'hui au cloître des Sœurs Réparatrices. Rien ne vient plus la distraire de son amour pour l'Eucharistie.

Et son frère, le libre-penseur d'autrefois se dit bientôt :

— J'ai tant reçu, qu'il faut que je donne tout.

Il se rendit à Rome, où il étudia pour devenir prêtre. Il est maintenant un apôtre de l'Eucharistie.



## SUJET D'ADORATION

### JE SUIS LA MERE DU BEL AMOUR

Ergo Mater pulchrae Dilectionis.

Ecel. XXIV.

#### I. — ADORATION.

Aimons, avec la sainte Eglise, à faire à la très sainte Vierge Marie l'application de ces paroles de nos Saints Livres :  
 " Je suis la Mère du Bel Amour. "

Dieu veut être aimé de nous : Il nous en fait un commandement, et c'est même le premier et le plus grand de ses commandements.

Quoi de plus doux et de plus facile, ce semble, d'aimer ce Dieu infiniment parfait et souverainement aimable !

Et en réalité, si nous n'étions pas charnels et aussi courbés vers la terre que nous le sommes, il nous paraîtrait impossible de ne pas aimer Dieu, car pour remplir ce précepte, il suffit d'avoir un cœur.

" Le commandement que je vous fais, disait le Seigneur à Moïse, n'est ni dans le ciel, ni au delà des mers : il est aussi près de vous qu'il puisse être ; il est dans votre cœur, et c'est là que vous devez l'observer " : *Sed juxta te, sermo valde, et in corde tuo, ut facias illum.*

Saint Augustin, bien loin de trouver la moindre difficulté dans cette loi du Seigneur, s'étonne bien plutôt de son admirable condescendance qui le porte à lui commander son amour.

Mais en réalité, ce précepte de l'amour de Dieu, l'homme n'a pas su l'accomplir : il a détourné son cœur de Dieu, et en fait, l'humanité était devenue impuissante à aimer Dieu qui est esprit : " Mon esprit ne demeurera pas dans l'homme parce qu'il est devenu chair. "

Mais le Seigneur qui aime l'homme, et qui tient à être aimé de lui, saura bien trouver le moyen de remédier à cette impuissance.

On l'a vu en effet effacer les distances, rapprocher par le plus étonnant des prodiges, ces deux extrêmes, la suprême bonté et la suprême faiblesse, c'est-à-dire Dieu et l'homme, et l'apôtre saint Jean a pu dire : " Et le Verbe s'est fait

chair, et Il a habité parmi nous."

Admirons et adorons le Verbe éternel, descendu des hauteurs célestes dans le chaste sein de Marie, et y préludant par les plus profonds abaissements, aux anéantissements incompréhensibles de l'Eucharistie.

## 2. — ACTION DE GRACES.

"*Je suis la Mère du Bel Amour*" — Avant la réalisation du mystère de l'Incarnation, la Divinité, d'après l'Apocalypse, était comme un cristal immense, un océan de verre, "*langam mare vitrium*", que nos yeux traversaient sans rien découvrir ; mais un jour, l'Humanité sainte, comme le vif argent du miroir, dit saint François de Sales, est venue se placer derrière, et les traits divins se sont reflétés sur nous et nous avons vu sa gloire, la gloire sans doute encore voilée mais déjà reconnaissable dans la Personne de son Fils. *Vidimus gloriam Ejus, gloriam quasi Unigeniti.*"

Or, c'est Marie qui nous a donné Jésus, et qui, en l'enfantant, a enfanté l'amour divin sur la terre, en même temps qu'elle l'a fait naître dans nos cœurs.

Marie est donc bien la MÈRE du Bel Amour. Cherchons à bien nous en convaincre.

Avant que la terre connût le Fils de Marie, la crainte prédominait dans le cœur de l'homme ; mais depuis que Dieu s'est inontré reposant dans les bras de Marie sa Mère l'homme a été ravi de ses amabilités, et a pu dire avec saint Bernard : " Vous vous êtes fait bien petit, ô Seigneur, mais vous n'en êtes que plus aimable : *Parvus Dominus et amabilis nimis.*" — Dans ces conditions, le cœur humain a senti tressaillir ses fibres intimes ; il a pris librement son vol, et montant jusqu'à Dieu, dont le trône est devenu le trône de la miséricorde, il a pu lui offrir son amour et s'élever jusqu'aux tendresses de l'intimité.

O Marie, qui de nous eût pu jamais aimer Jésus sans vous ? Mais si la vue du Fils de Marie avec l'ensemble merveilleux de ses attraits et de ses amabilités a pu ainsi captiver le cœur de l'homme, qu'en sera-t-il des autres mystères où Notre-Seigneur nous révèle un amour plus grand encore ?

Voyez l'effet produit par les humiliations, les ignominies, les opprobres, les plaies, la croix de Jésus-Christ. L'humanité personnifiée dans l'apôtre saint Paul, après avoir contemplé le mystère de la Rédemption, "*Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me*", ne sait que crier en présence de cet excès d'amour : " La charité de Jésus-Christ me presse, *Caritas Christi urget nos.*"

Mais qui ne sait que l'adorable Victime du Calvaire, donnant son sang et sa vie pour le salut du monde, est le don

de la très sainte Vierge Marie, tout aussi bien que le divin Enfant de Bethléem.

Et si maintenant nous voulons jeter un dernier regard sur le mystère qui a terminé la vie du Sauveur, l'adorable Eucharistie, nous le voyons solliciter notre amour de plus près, entrer, comme aliment céleste, jusqu'au fond de nos cœurs, s'appliquer même aux sources de cette passion, afin de faire passer en nous cette vie d'amour qu'il a en Lui-même.

C'est là, dit saint Bernard, le triomphe de l'amour divin. "*Triumphat de Deo amor.*" Quelle réciprocité d'amour n'exige-t-il pas de notre part !

Mais comprenons en même temps quelle immense reconnaissance nous devons à Marie sa Mère à laquelle nous sommes redevables de l'Eucharistie, tout aussi bien que des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption.

Elle nous a donné Jésus une première fois par amour ; c'est encore par amour qu'elle nous renouvela le même don au Très Saint Sacrement.

O Marie, vous êtes vraiment la Mère du Bel Amour ! Comment vous remercier jamais assez ?

### 3. - REPARATION.

Qu'ils sont donc à plaindre ceux qui ne savent pas utiliser les moyens de salut que la bonté divine a daigné mettre à notre disposition et qui ne comprennent pas que, parmi les moyens les plus efficaces, c'est l'amour à la très sainte Vierge Marie !...

N'oublions pas, pour être pleinement convaincus de cette nécessité que Jésus nous ayant été donné par Marie, c'est toujours par Marie, que nous viennent le salut et les grâces du Sauveur : car, dit saint Paul, "les dons de Dieu sont sans repentance."

Consultons à cet égard les hommes apostoliques de tous les temps : ils sont unanimes à déclarer que c'est en mettant en avant le doux nom de Marie que l'on fait accepter le nom de Jésus.

Écoutez saint Cyrille, affirmant au Concile d'Ephèse que toutes les nations infidèles ont été par Marie conquises à la foi et à l'amour de Jésus-Christ.

L'apôtre des Indes déclare à son tour que ce n'est qu'en mettant à côté de la croix de Jésus l'image de sa divine Mère, qu'on triomphe de l'incrédulité des peuples.

Ajoutons à ces témoignages celui d'un apôtre des temps modernes, saint Léonard de Port-Maurice : "Peuples abusés, s'écriait-il, ouvrez donc les yeux, aimez donc Marie ; c'est par elle que vous arriverez à Jésus, votre salut."

Il est donc évident que si nous ne pouvons aller à Dieu

que par Jésus unique Médiateur, nous ne pouvons aller à Jésus que par Marie.

Malheur donc à quiconque mépriserait sa puissante médiation !

Voyons ce qui est advenu à ces brillantes églises d'Orient dont la piété envers Marie était autrefois si ardente. Ephèse, Constantinople, Tyr, Alexandrie, pourquoi votre antique splendeur est-elle éclipsée ? pourquoi languissez-vous sans vigueur, sans énergie, branches arrachées de l'arbre mystérieux de l'antique croyance ? Hélas ! vous avez cessé de vous appuyer sur Marie, dont le bras était votre soutien... Vous avez rompu l'aqueduc céleste et soudain les eaux salutaires de la grâce ne sont plus arrivées jusqu'à vous... Vous avez dédaigné l'Etoile de la mer, et vous n'avez plus eu pour guides que de funestes lueurs qui vous ont entraînées au fond de l'abîme, victimes des erreurs les plus monstrueuses...

Eclairés par ces grandes leçons attachons-nous de plus en plus à la très sainte Vierge, honorons-la, imitons-la surtout. Mais n'oublions pas que notre dévotion, pour lui être agréable, doit avoir pour effet de nous conduire à Jésus et de nous en constituer les disciples fidèles et dévoués.

C'est ainsi que nous honorerons son aimable titre de Mère du Bel Amour.

#### 4. — PRIERE.

L'Evangile nous apprend que là où était Jésus, là se trouvait aussi sa mère. "*Et Mater Jesus ibi.*"

O Jésus ! O Marie ! nous ne vous séparerons jamais l'un de l'autre ! nous voulons vous posséder ensemble dans nos cœurs.

Oui, ô Jésus, nous éprouvons le besoin de vous aimer toujours davantage, en retour de l'amour immense que vous ne cessez de nous témoigner dans le Sacrement auguste de nos autels ; mais sachant que c'est par Marie que l'on arrive sûrement à vous, courons avec une entière confiance à votre divine Mère, dont le cœur immaculé a brûlé pour vous du plus ardent amour, et dont la vie tout entière ne fut qu'un holocauste offert à l'amour divin, pour obtenir de la bonté de son cœur maternel cette précieuse faveur.

Oui, ô Marie, notre tendre Mère, prouvez que vous êtes véritablement la Mère du Bel Amour, et dans ce but, apprenez-nous à aimer Jésus comme il veut être aimé, et, comme Il a droit de l'être ; daignez nous révéler les beautés ravissantes et les amabilités infinies du fruit béni de vos chastes entrailles, afin que devenu par ses charmes divins le Maître, le Roi de nos cœurs dans le temps nous puissions espérer, ô Marie, de l'aimer encore avec vous dans les siècles sans fin de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il !



## LE CHAPELET DU CURE



UNE bonté intarissable, expansive, confiante, M. Delmas, le vénérable curé de Saint-Antoine-les-Forts, était un prêtre universellement aimé de ses paroissiens. Les plus mauvaises langues du village disaient : “ C’est un tout bon enfant : il ne ferait pas de mal à une mouche.” Les dévotes l’appelaient un saint, les pères et mères de famille “notre bon curé” et les enfants s’oubliaient quelquefois à le surnommer “grand’ papa.”

M. Delmas méritait cette affection générale et ces appellations familières. Il est beau d’être bon, a dit une femme d’esprit, il est surtout avantageux de l’être ; on se fait aimer de Dieu et des hommes.

Il y avait bien cinquante ans que le vénérable ecclésiastique administrait la paroisse. Lorsque, tout jeune prêtre, il était arrivé à Saint-Antoine, pauvre village perdu dans les montagnes jurassiennes, il avait été charmé de la calme beauté du paysage. La petite colline sur laquelle était bâtie l’église, le presbytère qui cachait sa vétusté en se drapant d’une robe de lierre et d’égantine, la fontaine rustique dont le calme miroir reflétait le grand noyer qui l’ombrageait, tout lui avait plu.

Une autre raison avait contribué à lui rendre familier le séjour de sa nouvelle paroisse. L'Eglise était dédiée au grand thaumaturge qu'il vénérât comme son patron ; aussi s'était-il écrié : " Qu'on est bien ici ; j'y resterai tant que le bon Dieu voudra." Et le bon Dieu avait si bien exaucé ce désir que vingt ans, trente ans, cinquante ans s'étaient écoulés depuis cette époque.

Le vieux noyer élevait encore au ciel sa tête vénérable, la fontaine murmurait joyeuse sa même chanson et le curé égrenait toujours les prières sous le toit fleuri. Mais sa chevelure brune avait blanchi, mais sa marche était devenue pesante. Il ne faisait plus les longues courses pastorales qu'avec peine, et cependant jamais il ne se dispensait de cet exercice de charité. Aussi, vous le voyez, par cette calme soirée d'automne, revenir lentement par le chemin du bois. Il est allé visiter quelque infirme dans l'une des fermes éparses dans les pâturages communaux.

Sa tête vénérable s'incline pendant que ses mains jointes égrenent le rosaire aux grains jaunis, rosaire légendaire qu'il porte sur lui-même depuis sa première messe. Parfois une feuille sèche tombe en tourbillonnant sous ses pieds ; il la regarde et s'arrête pensif. Qui dira les pensées qu'évoque dans l'âme du vieillard le dépouillement de la nature, image de sa propre destruction ?

Mais le ciel lui sourit à travers les branches dénudées. Naguère, les dômes feuillus semblaient le lui cacher ; maintenant, rien ne s'interpose à sa vue. Et le bon prêtre se dit tout bas que les illusions de sa jeunesse disparues, les ambitions de l'âge mûr envolées, il y a moins de voiles entre l'âme et Dieu.

Pendant qu'il médite, le rosaire a glissé de ses mains, il est tombé si doucement sur les feuilles mortes que le curé ne s'en est pas aperçu... Soudain, de la clairière, débouche un homme à l'aspect farouche, c'est le charbonnier Michel, le seul paroissien qui ne pratique pas sa religion, le seul qui ne fasse pas ses Pâques.

Parti tout jeune pour le pays de Vaud, où il s'est loué comme domestique, Michel a perdu le peu de foi qu'il possédait. Il a dissipé sa jeunesse et maintenant que l'âge viril va faire place à la vieillesse, il est revenu au

pays natal. La commune lui a permis de bâtir dans la forêt une chaumière rustique et il gagne péniblement sa maigre pitance en faisant du charbon et en vendant des balais. La misère, le vice l'ont rendu hostile à la société, il a dans le cœur la haine du prêtre, aussi il passe rapidement auprès du vieillard en murmurant une parole de blasphème.



Brusquement tiré de sa rêverie, le prêtre continue son chemin en se demandant pour la millième fois peut-être le moyen de toucher le cœur endurci de ce charbonnier. Plongé dans ses réflexions, il ne s'aperçoit pas encore de la perte faite, mais arrivé au presbytère, quelle déception lorsqu'il ne retrouve pas son chapelet dans sa vieille soutane. Immédiatement, il retourne sur ses pas, cherche à droite et à gauche, fouille les buissons, inspecte chaque méandre du sentier. C'est en vain.

Le lendemain, après la classe, Martine, la dévouée servante s'en alla trouver la gent écolière. " Ecoutez, dit-elle, M. le Curé a perdu son chapelet, vous savez bien le chapelet brun avec la croix noire, grande comme

ça. Il n'y a pas de chapelet pareil dans toute la paroisse et, si vous êtes bien sages, vous le lui rapporterez. Je promets à celui ou celle qui le retrouvera des tartines au beurre et au miel pendant huit jours !”

On les connaissait les tartines de la tante Martine. Elle ne les prodiguait pas, mais elle ne les faisait que plus grosses quand l'occasion s'en présentait ; aussi les bambins et les bambines, à cet alléchant appât, partirent tout d'un trait dans la direction du bois. On se bousculait, se précipitait pour arriver plus vite. Les garçons couraient les taillis et, faisant de leurs gros bâtons un instrument de perquisition, fouillaient les buissons ; alertes et courageux, ils allaient de ça, de là, dans les passages les plus difficiles, certainement inconnus au vénérable curé, et, finalement, lassés de chercher, se remirent de ce soin “ aux filles ” pour vagabonder à leur aise.

Les fillettes y allaient plus consciencieusement. Elles restaient dans le chemin battu, visitaient chaque motte de terre, retournaient la mousse et les brindilles éparées sur le sentier et, de temps à autre, invoquaient saint Antoine en levant au ciel de grands yeux suppliants.—“ Oh que je serais contente de retrouver le chapelet.— Et moi donc !—Allons voir chez la vieille Fanchon, d'où M. le curé revenait hier soir. Peut-être est-il tombé là ?—Oh, c'est bien sûr... Allons, qui entrera d'abord ? —C'est Marie qui a eu l'idée la première.— C'est donc elle qui aura les tartines ?...— Oh, dit l'enfant, les tartines, ce n'est rien, mais faire plaisir à M. le curé, c'est ça qui me console !”

Hélas ! Fanchon n'avait point vu de chapelet, et lorsque Martine aux aguets interpella les enfants qui revenaient tout essouffés par petits groupes bavards :— Nous n'avons rien trouvé, ma pauvre Martine, dirent les filles en baissant la tête.— S'il était dans le bois, ajoutèrent les garçonnetts, nous vous le rapporterions, car nous avons tout visité de fond en comble.— En chassant les écureuils, grommela la servante entre les dents. Ma foi, tant pis ! Vous irez voir encore, les petites ? — Oh, oui, dirent quelques voix ; à quatre heures, bien sûr. Nous étions si nombreux ce matin que l'on ne voyait pas trop clair. Ce soir, les garçons n'y seront pas.

Mais le soir l'inspection ne fut pas plus heureuse. Les fillettes revinrent le cœur un peu gros. Elles avaient tant prié, et pour rien, disaient-elles.

Le va-et-vient de la journée n'avait pas échappé au charbonnier. Si quelqu'un l'eût examiné, il eût même vu, sur sa physionomie chafouine, une expression de joie ironique: "Qu'ils cherchent, grommelait-il entre ses dents, le vieux n'aura point sa relique. Je l'ai, je la garde."

Le pauvre curé de Saint-Antoine-les-Forts était bien attristé. Il avait bien mis dans sa poche un chapelet tout pareil, mais, hélas ! ce n'était pas son vieil ami. Cependant, il conservait de l'espoir: "Saint Antoine est trop bon pour refuser ma prière, disait-il. Je vais lui promettre, pour l'attendrir, cent chapelets pour les pécheurs, si je retrouve mon bien. C'est le moyen de le mettre dans nos intérêts. Commençons aujourd'hui."

Quelques jours après, la première neige recouvrait le pays. Le pauvre prêtre, rhumatisant et fatigué, dut cesser ses courses apostoliques ; mais, au coin du feu, pendant les soirées d'hiver, il continuait à réciter les cents chapelets promis.

Michel n'aimait pas l'hiver, qui lui faisait une solitude presque absolue et l'empêchait souvent d'exercer son métier. Il passait ses journées à faire son pauvre ménage et à fabriquer des corbeilles d'osier et des balais de sapin. Il allait les vendre et revenait chargé de provisions, de tabac et, hélas ! d'eau-de-vie. Dans les noires profondeurs de son pauvre logis, il fumait, il buvait, en lisant quelques mauvais journaux accrochés ici et là ; se frottant les mains, le charbonnier dégustait l'eau de mort à longs traits.

Cependant le chapelet du curé le gênait, il en avait presque peur. Tout un monde de souvenirs se réveillait à son aspect. Petit enfant, il avait joué avec celui de sa mère ; jeune garçon, il l'avait égrené plus d'une fois ; au moment de partir pour l'étranger où il avait perdu la foi et les mœurs, sa mère lui avait fait prendre son chapelet de première communion, dont il s'était débarrassé bientôt après... Souvent, il revoyait, dans les nuits froides, les mains rigides de sa mère couronnées des grains bénits... Cela devenait une obsession. Michel résolut d'en finir. "Que j'ai été mal inspiré de ramasser cette

relique, grommela-t-il ; elle me persécute. Va-t-en où je t'ai trouvé "

Et, prenant l'objet, il le lança brusquement sur la neige durcie. Le chapelet rebondit plusieurs fois et s'incrusta dans le sol. Michel se sentit un instant soulagé. Mais bientôt il éprouva un sentiment de honte. Lui, un homme, avoir peur d'un chapelet, ne pouvoir supporter sa vue ! Ce ne fut pas tout ; ce chapelet, jeté dans la neige comme un objet dont on n'a que faire, semblait lui reprocher de le traiter si mal. Que dirait sa mère ? n'était-ce pas une profanation ? Et le charbonnier, luttant contre sa conscience, n'eut de repos que lorsqu'il eut reporté dans la chambre le chapelet profané.— Puisqu'il en est ainsi, conclut-il, et que je ne puis ni le jeter, ni le garder, ni le détruire, il faudra bien le rendre. Quelle idée sottre m'a poussé à le ramasser.— La décision prise, Michel fut content et le chapelet ne lui pesa plus autant sur la conscience. Mais le rendre ? c'était difficile.

Les premiers jours de mars commençaient à égayer les taillis. Michel se sentait heureux de reprendre ses courses par un temps plus clément. Ce jour-là, il revenait chargé de bois, lorsque, sur le chemin, à une place bien connue, il vit M. Delmas. Le vieux prêtre s'en allait visiter Fanchon, l'infirme, et s'arrêtait pour reprendre haleine. Le charbonnier eut un bon mouvement. Il jeta sa charge, entra dans sa bicoque et, abordant le prêtre avec son air bourru :

—C'est à vous ce chapelet, n'est-ce pas ?— Le prêtre sursauta ; il saisit son vieux compagnon et, se tournant vers le charbonnier qui cherchait à s'esquiver : — Ah ! mon ami, quel bonheur. Mon chapelet, mon vieux chapelet. Je pensais que saint Antoine... Ah ! que je suis heureux. Merci, mon ami, merci.— Ca ne vaut pas la peine... j'aurais dû au contraire...—Ne vous en allez donc pas si vite, dit le vieux prêtre. Bah ! il est déjà loin. Venez donc une fois au presbytère prendre un verre, cria-t-il à son interlocuteur qui s'enfuyait. Je n'ai pas même pu lui donner... Enfin, saint Antoine le payera ! Et le vieillard tout consolé continua sa route en bénissant Dieu.

Quelques jours après, le charbonnier alla au village. Les balais, le charbon furent promptement vendus. Ce

n'est pas tout, Martine l'avait aperçu et, sortant du presbytère : — Vous ne passerez pas comme ça, dit-elle ; il faut venir prendre un verre. Vous l'avez bien mérité. Entrez. — Le charbonnier fut obligé d'entrer et de déguster un verre de vin fortifiant.

M. Delmas revenait de l'église. — Ah ! mon ami, s'écria-t-il que je suis content de vous voir. Martine vous a-t-elle bien servi ? Réconfortez-vous. Tenez je vais vous donner l'exemple en trinquant avec vous. — Et ce disant le bon prêtre s'assit à côté du noir charbonnier, qui eût



bien voulu s'échapper. Il lui parla paternellement, s'enquit de sa santé et lui dit un cordial " Au revoir ! " auquel ne répondit pas son hôte.

Mais Michel n'était pas aussi indifférent qu'il affectait de l'être. Se sentir traité comme un fils par un prêtre ne lui paraissait plus humiliant, ni pénible : au contraire, il avait soif de revoir son protecteur. Quelques semaines après, il apportait à Martine une collection de balais de sapin, et la gouvernante, qui avait toutes les ruses du cœur, lui ménagea un entretien avec son maître. Ce ne fut pas le dernier. M. Delmas ne quitta pas son visiteur sans lui adresser quelques avis spirituels.

Bien plus, il alla le visiter dans sa pauvre cabane et, la voyant dénuée de tout emblème religieux, l'orna de belles images de Notre-Dame de Lourdes et de saint Antoine de Padoue. La stratégie, habilement conduite, réussit à merveille, et le temps pascal ne s'écoula pas sans que Michel ne fût réconcilié avec le Dieu de sa première communion.



## Tantum ergo

à 2 voix égales et orgue (ou harm).

Aug. Wiltberger.

Königl. Seminar musiklehrer  
Brühl (Cologne).

Moderato.

Soprano.

Alto.

Orgue.

Moderato.

1. Tan - tum er - go  
2. Ge - ni - to - ri

Sa - - cra - men - tum Ve - - ne - re - - mur cer - - nu -  
Ge - - ni - to - que Laus et ju - bi - la - - ti -

*p*

i. Et an-ti - quum do - cu - men - tum No - vo  
o. Sa - lus ho - nor, vir - tus - quo - que Sit et

*p*

*mf*

ce - dat ri - tu - i: Prae - stet fi - des sup - ple - men - tum.  
be - ne - di - cti - o: Pro - ce - den - ti ab - u - tro - que

*mf* Prae - stet fi - des sup - ple - men - tum  
Pro - ce - den - ti ab - u - tro - que

*rit.*

Sen - su - um de - fe - - - ctu - i.  
Com - par sit lau da - - - ti - o. A - - - men.

Sen - su - um de - fe - - - ctu - i.  
Com - par sit lau da - - - ti - o. A - - - men.

*rit.*

## LES DERNIERS MOMENTS

— DE LA —

GRES SAINTE MIERGE



VOICI ce qui se passa, d'après les plus anciens auteurs. Ils n'ont pas une autorité égale à celle des Evangélistes ; mais leur témoignage humain ne saurait être repoussé sans témérité.

L'apôtre Thomas était dans les Indes, et par une permission providentielle il fut en retard, selon son habitude. Seul il n'était pas arrivé dans la maison de Jean, quand Marie

rendit le dernier soupir. Le troisième jour après les funérailles, au lever de l'aurore, il descendait la pente du mont des Oliviers et se hâtait vers Jérusalem.

Arrivé à Gethsémani, au moment même où les apôtres se retirent, il apprend de la bouche de Pierre et de Jean tout ce qui s'est passé, comment ils se sont tous trouvés réunis dans la maison de Jean et quels ont été les derniers actes de la Mère, son départ dans un élan d'amour, ses funérailles et les prodiges qui les ont accompagnées et suivies. Le corps très pur de Marie a été déposé dans le sépulcre qu'on lui montre et près duquel les anges et les disciples ont chanté pendant trois jours.

Thomas demande qu'on lui ouvre le tombeau, afin d'admirer une dernière fois les traits de la Mère de Dieu. Les apôtres consentent volontiers à lui donner cette consolation. On lève la pierre. O prodige ! Une odeur délicieuse s'échappe et embaume les airs et toute l'assistance qui en est pénétrée. Le sépulcre est rempli de roses et de fleurs. Mais le corps de Marie n'y est plus. Les linges sont pliés et déposés les uns à l'endroit où reposait la tête et les autres vers les pieds, comme ils le furent dans le tombeau de Jésus.



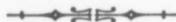
Le couronnement de la T. Ste Vierge,

Les apôtres étonnés se regardent et ne savent que penser de ce nouveau miracle, si ce n'est que, pour achever sa ressemblance avec son Fils, Marie a dû ressusciter le troisième jour.

Ne convenait-il pas, en effet, que Jésus arrachât à la corruption du tombeau la chair d'où il avait tiré la sienne ? Ne fallait-il pas aussi qu'il nous donnât un modèle de ce que devait être la résurrection de nos corps ? Ce modèle pouvait-il être un autre que celui de Marie ? La Mère de Dieu est donc au ciel Reine des anges et des hommes, avec son corps et son âme.



## Le devoir accompli



À la fin de l'année 1872, j'eus la douleur de voir mon père s'affaiblir de jour en jour. Bientôt, les médecins nous firent entrevoir une catastrophe prochaine. Cependant mon père conservait toute sa force d'âme, toute sa sérénité. Il sortait encore chaque jour, appuyé sur sa canne, et quand on lui conseillait le repos, il répondait tranquillement : "J'en aurai bien assez dans la tombe !" Ce courage, la parfaite lucidité de son esprit, sa discrétion à nous cacher ses maux nous laissaient encore quelques illusions. Quand nous le voyions dans sa serre, au milieu de ses fleurs, un journal à la main, accueillant aimablement les visiteurs, nous nous disions : "Il est encore là pour longtemps."

Un jour, dans cette même serre où j'étais venue l'embrasser, il me dit d'une voix plus émue que de coutume : "Ma fille, j'ai à te faire une confidence un peu triste ; cependant ne t'afflige pas. Sois forte, pour me laisser fort moi-même. La mort vient, je le sens. Je ne veux pas qu'elle me prenne sans que je sois préparé à la recevoir. J'ai toujours cru en Dieu, mais, depuis de longues années, j'ai cessé de le servir. Le temps est venu de me rapprocher de lui. Je me suis confessé ce matin et je recevrai demain la communion. Si votre mère voit de là-haut, elle dira : "Voilà mon rêve accompli..."

Je tombai aux genoux de mon père, couvrant ses mains de baisers. Il me releva doucement : " Pas d'émotion, me dit-il, pas de larmes. Ne me prends pas mon courage..." Et comme il voyait que ma douleur allait faire explosion malgré mes efforts pour la contenir, il ajouta : "Je te jure, ma pauvre enfant, que ce que je ferai demain ne me fera pas mourir plus vite. Qui sait au contraire, si cette paix, ce contentement du devoir accompli ne me donneront pas quelques jours de plus ?" Et sur cette pensée consolante il m'attira sur son cœur.

Le lendemain, au fond de notre vieille cathédrale, la petite chapelle du Rosaire se mit en fête, on y porta des fleurs, on y alluma des cierges, on y jeta des tapis, comme pour les messes de mariage.

Pendant cette matinée, mon père avait voulu grouper autour de lui, non seulement ses enfants, mais encore ses parents, ses amis, ses domestiques et ses pauvres.

" Je désire, avait-il dit, que mon retour aux pratiques religieuses s'accomplisse au grand jour et serve d'exemple. Dans un temps comme le nôtre, les honnêtes gens doivent imprimer le souvenir d'une foi chrétienne dans l'âme de ceux qui restent pour lutter avec la vie."

On accueillit ses vœux, et tous ceux qui l'avaient connu et qui l'aimaient remplirent la petite chapelle. Mon père, appuyé sur ses deux fils, entendit debout l'office divin. Au moment où le prêtre sortit l'hostie du tabernacle pour la poser sur ses lèvres, il voulut s'agenouiller, mais ne le pouvant pas à cause de ses genoux raidis, il courba simplement la tête. Quand il la releva, nous vîmes quelques larmes sur ses pauvres joues.

Après une longue méditation, il quitta l'église. Nous l'accompagnâmes jusqu'à sa voiture. Comme je lui baisais la main en lui disant au revoir :

" J'ai bien prié pour toi", me dit-il.

Quelques semaines plus tard, le vieillard, redevenu chrétien, mourait frappé subitement de paralysie, avec ce qu'il avait appelé si justement : " le contentement du devoir accompli."



*Prions pour nos abonnés défunts.*



Montréal : M. Auguste Lapointe. — Québec : Félix Campeau. — Laurence Mass : M. Michel Larrivée. — Sherbrooke : Mme J. B. Duford. — Lévis : Dame Vve Magloire Maranda. — St Moïse : Dame Wilfrid Théberge. — L'Orignal : M. Antoine Bertrand. — Nashua : Mme Albert Labrecque. — Fraserville : M. Philias Roy. — Gently : M. Stanislas Beaudet. — L'Orignal : Mme Grégoire Séguin. — Pierreville : M. Thomas Nolett. — Fir Grove : Mlle Marie Ruel. — Saulnierville : Dame Valérie Comeau. — Woonsocket, R. I. : Mlle Mélanie Daigneault. — St Elie d'Oxford : Mlle Délima Fournier. — Notre-Dame des Neiges : M. Léon Pépin. — Hanover, N.H. : M. Paul Auger. — St Denis : M. Alfred Pigeon. — St Germain : Mlle Emelda Gagnon. — Sherrington : M. Eug. Boyer. — La Pointe-aux-Trembles : Mme Louis Durocher. — St Maurice : Dame Simon Bastien. — St Samuel : M. Jean Gagnon. — St Henri de Mascouche : Mlle Malvina Leblanc. — Chatham : M. Henri Dumontier. — Ste Thérèse : M. Siméon Desjardins. — M. Maurice Bertrand. — Trois-Rivières : Monastère du Précieux Sang, Rev. Sr Marie du Calvaire. — Ste Agathe : Dame L. A. Dumont. — Ottawa : Dame Vve Isidore Côté. — St Barthélémy : Dame Vve Octave Vincent.

*“Bienfaiteurs” de l’Œuvre du Sacerdoce*

Montréal : Dame Jos Breault. — Anonyme. — M. Aug. Michel Deef. — Mme Art. Lamarche. — Longue-Pointe : Dame Vve J. B. Champagne. — Dame Ls Langevin. — Chicago : Dame A. Desrochers. — Chicoutimi : Dame Vve Jolicoeur. — Lévis : Mme Vermette. — Mlle Mart. Leblanc. — Lewiston Me. : Mlle Cléophaie Cloutier. — Mme Vve Joseph Lizotte. — St Joseph Arth. : Mlle Hort. Smith. — St Thècle : Mme Chs Audet. — Québec : M. Achille Larue. — Terrebonne : Mme Hilaire Champagne. — Webb Sask : Mme Alph. Turcotte. — St Alphonse Chic. : M. Alfred Potvin. — Fall River, Mass. : Mme Alf, Frenette. — St Ludger de Fraserville : Mme Joseph Beaulieu.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.

x  
r-  
re  
)-  
rt  
:  
é-  
le  
—  
lie  
si-  
r.  
la  
ix-  
ne  
n-  
M.  
is.  
lu  
ne:  
re  
—  
g.  
e :  
—  
ve  
ac.  
ph  
le:  
re-  
me  
in.  
ra-  
—  
l.